

jeunes rossards qui se destinaient aux ordres pour éviter la conscription renonceront à cette profession dépourvue de son plus précieux avantage ! Les curés seront moins nombreux, moins influents : les séminaristes sac au dos ne voudront plus reprendre la soutane. Et puis qui sait ? Au contact de leurs camarades peu religieux, les sentiments croyants s'élimineront, s'useront et nous auront fait double coup, augmentant à la fois le contingent militaire et les réserves de la libre-pensée."

Ceux qui faisaient ce calcul se sont trompés grandement. Non seulement les séminaristes ont afflué en aussi grand nombre dans les maisons d'éducation ecclésiastique, mais pas un de ces lévites, son temps de service achevé n'a renoncé à reprendre la soutane.

Au régiment, leur allure réservée, leur pitié, leur douceur, leur humilité apparente et leur secrète arrogance, bien loin de nuire à leur vocation religieuse et à leur considération, ont plutôt développé l'influence que la caste sacerdotale, a su acquérir.

Rendus à la vie ordinaire, bientôt recevant l'ordination et investis d'une cure, célébrant la messe, confessant les femmes, préparent les enfants à la communion, est-ce que vous croyez que l'autorité, que le prestige, que la domination du prêtre auront été entamées parce qu'il aura porté les armes ?

On aime, chez nous, les curés patriotiques. L'aumônier est toujours classé à part dans les libres propos. Les légendes populaires, les imagieries et les chansons ont glorifié les prêtres partageant la vie des soldats et, au jour du danger, se dressant au milieu des combattants. On ne saurait user des vieilles plaisanteries d'Homas ou de Léo Taxil envers un gaillard qui peut, avec rondeur, vous répondre : "Je n'ai pas toujours tenu le cierge ; je sais aussi manier un sabre, et, pour me préparer à servir Dieu, camarades, j'ai commencé par servir la patrie ! C'est ça qui vous en bouche, un coin !"

La voilà donc dans sa vérité, dans sa réalité, l'alliance du sabre et du goupillon, et ce sont

les plus énergiques républicains qui l'ont faite. On ne saurait tout prévoir.

SOLNESS.

LA MONTRE DE TUTEREMU

Bon, excellent, naïf Parisien, ce Tuteremu, Parisien des pieds à la tête, Parisien qui aurait pu servir de modèle à Arnal, à Paul de Kock, à Garvani, à Henri Monnier et à Daumier !

Un incident dramatique devait marquer dans l'existence si placide de Tuteremu.

Un jour, on lui vola sa montre. Sa montre et sa chaîne.

A la chaîne était suspendu un médaillon à l'intérieur duquel une main amie avait fait graver une fleur.... une pensée.

Ah ! cette pensée ! Il y avait là tout un poème cher à Tuteremu, ce qui lui rendait sa montre excessivement précieuse.

Mais comment la lui avait-on volée ? Où la lui avait-on volée ?

Dans un établissement de bains fréquents, sur la Seine, à ce qu'affirmait Tuteremu.

Son désespoir ne peut être décrire.

Il était allé faire immédiatement sa déclaration à la préfecture de police, où on lui avait promis assez nonchalamment de procéder à des recherches.

Les recherches de la préfecture étaient restées sans résultat.

Pendant plusieurs jours suivit Tuteremu parcourir Paris dans tous les sens, fiévreux, hagard, regardant chaque passant au gilet à gilet. Il cherchait sa montre. Course folle !

Qui le croirait ?

Au bout d'un mois, dans un après-midi de dimanche, Tuteremu reconnut sa montre et sa chaîne sur le ventre rebondi d'un monsieur qui traversait le boulevard à la hauteur de l'Opéra.

Tuteremu fut défaillit de joie.

Il se mit à filer prudemment son monsieur, tout en regardant de côté et d'autre sur le trottoir, pour requérir l'assistance d'un sergent de ville.